

Mes chers amis, ces quelques pages pour vous remercier d'être venus jeudi dernier. Parler de la vérité en une heure est une gageure fort présomptueuse ! Ces lignes n'ont pas d'autre prétention que de nous inviter à réfléchir encore.

La vérité. Que dire ?

1. D'où vient que nous posons la question de la vérité ?

La question explose dès l'enfance : « *c'est pas vrai !* ». Elle surgit brutalement à l'occasion d'un sentiment d'injustice.

Pour nous, les adultes, la question se pose à l'occasion d'une impression de malaise, parce quelque chose ne « colle » pas. Quelqu'un me ment deux amis se disputent une contradiction se fait jour. Un sentiment de quelque chose qui « n'est pas bien ».

Ainsi, on relie implicitement le plan de la vérité (donc de la connaissance, du jugement) au plan moral. Nous ne nous levons pas le matin en quête de la Vérité ! Mais chacun s'élève vivement quand il a le sentiment qu'elle est, à un moment, ici, trahie.

2. Il y va de l'éthique de nous efforcer de la connaître de connaître ce qui s'est réellement passé : quand vérité est réalité.

Devant le désaccord des esprits, il faut au minimum **résoudre la contradiction des opinions** afin d'éviter la violence qui menace toujours. Comment rendre la justice, sans chercher la vérité ? Du roi Salomon aux traces ADN, on cherche des témoins, des preuves.

Mais il est une autre sorte de violence. En l'absence de ce désir de vérité, **les souris dansent** : les opinions, les formules générales, les a priori, la doxa, et le pire le micro-trottoir (!) sont cette autre forme de violence sourde, pénétrante, souterraine, omniprésente, par l'interposition du collectif dans ma réflexion, dans mon discours.

D'ailleurs, l'on s'apercevra que celui qui recherche la vérité, finalement, ne veut pas de ce qui nous met d'accord, il ne cherche pas le consensus, mais ce qui est vrai. Il peut d'ailleurs en cette occasion prendre la figure de l'exception, du suspect, voire du traître potentiel. Cela veut dire qu'il n'y a **pas de vérité solitaire**. La question éthique deviendra nécessairement politique.

3. Notre désir de vérité est irrépressible. Fondamentalement.

Donc tout le monde recherche de ce qui s'est **réellement passé**. **Une adéquation vérité/réalité est-elle possible ?** C'est ce qu'on appelle **une ontologie**. **Cela veut dire : la perfection coïncide avec la réalité. La Vérité est Réalité.**

Au commencement, bien avant la philosophie occidentale qui naît en Grèce, **l'ontologie, c'est une expérience**. Celle de celui qui peut **être saisi par l'être**. Pour comprendre cela, imaginons un petit berger assis au bord de la mer Egée. Un jour, celle-ci est particulièrement scintillante, belle, merveilleuse et le berger est littéralement saisi par la beauté. Il dit « c'est

Poséidon » ! C'est le dieu. C'est le divin qui se manifeste et qui est perfection, qui est l'être dans sa manifestation maximale, le moment où il a le plus de Réalité, le plus d'être.

Pour toujours, désormais, ceux qui sont capables de cette expérience comprennent l'ontologie.

Pour certains, les poètes, Homère, Hésiode, le divin se manifeste par l'intermédiaire des Muses, Et ils nous le racontent, à nous les hommes. La vérité surgit d'abord en tant que narration et sous-entend la confiance dans celui qui raconte, lui même divin. En d'autres lieux, ce sont des prophètes.

C'est sur cette ontologie que va se bâtir le commencement de la philosophie occidentale. Platon appuiera sa théorie de la connaissance pour une éthique, une justice, une politique sur l'unité ontologique du réel et du vrai.

Ainsi, pour nous les hommes, **la question de la Vérité ne serait-elle pas celle de notre rapport à la Vérité ? Mais des mots peuvent-ils être adéquats au réel, aux faits, aux choses ?**

Il nous faut envisager « **les aventures** » du discours par rapport à la Vérité : désirant la Vérité, niant la Vérité, désespérant de la Vérité ? La question devient celle de **notre langage**. Qui est articulation, au sens du mot grec Logos, discours de raison, entre le Réel et l'homme qui parle.

4. Où l'unité ontologique Vérité/Réalité est désirée.

Chez Platon : La Vérité, Réalité stable, profonde, essentielle, éternelle, immuable est retrouvée par la réminiscence. La Vérité est re-connaissance, dévoilement de l'Être (alètheia).

Il est resté dans la langue courante trace de cela : on dit c'est un « vrai » Renoir, quand réellement, c'est un Renoir.

Chez Aristote : En introduisant la notion d'expérience, Aristote aborde la notion de vérité de façon nouvelle. Il renonce à l'unité de la Vérité et la Vérité SE DIT de multiples façons, comme adéquation entre l'idée et la chose.

Si l'on accède aux idées générales par la parole : il faut un lieu commun pour que cette parole advienne : la cité. Aristote est un penseur de la démocratie. Dans certains domaines, on doit se contenter du vraisemblable.

Deux grands lecteurs : Arendt et Habermas (l'éthique de la discussion).

C'est un juif d'Égypte, Isaac Israeli, (d'inspiration aristotélicienne, néoplatonicien, du X^e siècle, qui influencera la scolastique chrétienne) qui a donné la célèbre formule de la vérité comme adéquation entre « ce qui est » et « ce qui est dit »:

Mettre en question ce concept d'adéquation, c'est ouvrir la porte de la modernité.

C'est y voir la construction, nécessairement conventionnelle, sinon arbitraire, d'un autre ordre de réalité, un moyen commode pour rattraper la réalité. Le langage, reflet de la réalité, rend compte alors d'une conception de la vérité comme traduction de la réalité.

Dans la modernité, la vérité quitte l'ordre ontologique pour le champ symbolique ; elle appartient en propre au jugement.

Le Logos est vidé de son être et cela entraîne une **dispersion du langage** : Le langage apparaît selon des modes d'être multiples. Toute unité ontologique brisée. Ainsi on parlera de la vérité scientifique, de la vérité historique, de la vérité littéraire, de la vérité politique, etc.

Descartes: « *Le monde est une fable* » : Descartes veut dire que les mots dont se sert la raison pour traduire la réalité des choses ne sont pas identiques à cette réalité, ils n'en sont que la représentation. Pour Dieu seul, qui a une connaissance parfaite du monde, le monde ne serait pas une fable.

Au XVII^e siècle, le **Logos** quitte son « lieu d'être » et entre dans l'âge de la représentation, un âge qui revendique transparence et certitude. Le Logos fait place au discours, aux discours, qui se déploient dans la représentation. Connaître, c'est nommer. On abandonne la Physis, la Forme pour par un acte de connaissance dont l'esprit est le maître. On est à la naissance de la subjectivité.

C'est l'expérience d'un sujet, qui fait l'expérience de la découverte de l'évidence rationnelle, de la vérité comme certitude, saisie dans sa dimension de présence actuelle, garantie par un Dieu non trompeur.

Ce qui est très novateur, c'est qu'il faut de plus, un acte d'adhésion, d'assentiment, par la volonté. Une chose n'est pas purement et simplement vraie, on la tient pour vraie.

Kant : Depuis deux siècles, les modernes s'interrogent. La vérité vient-elle de l'expérience ou de l'entendement ? Kant affirme que les dogmatiques et les sceptiques ont raté le réel. La connaissance part de l'expérience. Donc ce qui ne passe pas par l'expérience nous est inconnaissable. La métaphysique nous est devenue inconnaissable.

Mais il reste la plus grande nécessité, celle de la morale. Kant, pour elle, postule l'idée de Dieu, régulatrice en nos vies et édifie ainsi une métaphysique de l'action. On ne se débarrasse pas facilement des absolus.

Hegel. Un paysage est vu par un touriste, un agriculteur, un peintre : lequel a le point de vue le plus vrai ? C'est la totalité qui est le vrai. La totalité, c'est le réel et le rationnel. On est dans une sorte « d'ontologie spéculative » termes qui nous semblent antinomiques, mais où nous emmène cependant Hegel.

La totalité est l'ensemble des points de vue pensés comme cohérents. La marque du vrai n'est pas d'exclure la contradiction, mais de l'assumer : une grande conversation, une grande dialectique, qui traverse le parcours des contradictions. Le vrai est processus. La raison est la faculté qui saisit le tout ; aussi est-elle dans le vrai, car le vrai, c'est le tout.

Beaucoup plus tard, **Heidegger** nous dira que nous avons oublié l'être, dont nous aurions dû être les bergers

5. Où l'unité ontologique Vérité/Réalité est niée. la question d'épistémologique, devient politique.

Les grands sophistes à Athènes s'opposent à Socrate et délaissent le Logos. Ils sont les hommes démocratiques d'aujourd'hui. Ils ont parfaitement compris l'importance du langage, qui dit l'Être. Mais ils affirment que le langage peut précéder l'Être et même créer de l'être, un monde, des mondes. Ils inventent une nouvelle catégorie du discours, la rhétorique.

Sans chercher le vrai, sans chercher le faux non plus, indifférents au Logos. « L'homme, mesure de toute chose ». Le sophiste veut être en accord avec « les gens » Dans la démocratie, il n'existe pas de vérité, on fait « au plus juste possible » C'est le régime du débat et pas de la vérité. On établit des valeurs à partir de conventions : le sophiste cherche l'efficace, le convaincant pour créer un monde commun.

Machiavel. C'est la naissance d'une vérité spécifiquement politique. Non pas la vérité traditionnelle des faits, mais la vérité des effets. *La vérité effective*, au service de l'Etat et de la liberté du peuple, peut donc s'opposer à ce que la morale et la science appellent vérité, c'est à dire l'adéquation entre le discours et la réalité. En politique, il n'y a pas de vérité univoque. La vérité effective d'une situation historique est sa meilleure interprétation possible, c'est à dire celle qui garantit le mieux la force et la justice du pouvoir du prince. L'interprétation sera fixée par la nécessité absolue de viser le bien commun et ce qui l'unit étroitement aux institutions républicaines.

Si le prince doit pouvoir se compromettre avec le mal si la fin le justifie, toutes les fins ne justifient pas, pour autant, tous les moyens.

6. Où l'unité ontologique n'est pas niée, mais peut-on la connaître ?

Face au Logos, Les premiers sceptiques à Athènes.

Au départ le sceptique cherche la vérité : il ne nie pas l'existence de la vérité. Il ne la trouve pas, et toute détermination lui est impossible, car il trouve toujours un argument contraire de force égale : il est dans l'aporie donc il suspend son jugement.

Cet état d'indifférence est le mot d'ordre de leur sagesse qui est la tranquillité de l'âme.

Attention le domaine de cette suspension du jugement n'a trait qu'aux questions théoriques. Pour le reste, le sceptique vit comme tout le monde. La délibération pratique reste efficace. Pas besoin de théorie par derrière pour que je boive quand j'ai soif !

b. Le scepticisme de Montaigne : le fameux « Que sais-je ? »

« Je vois les philosophes pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur conception générale par aucune façon de parler, car il leur faudrait un nouveau langage (.....) une interrogation : « que sais-je ? » »(II 12)

Dire « que sais-je », ce n'est pas dire « je ne sais pas », c'est une façon d'interroger le monde. Le scepticisme de Montaigne veut défaire la violence inhérente au langage, en transformant l'affirmation du doute en interrogation.

La connaissance sensible, par l'expérience, est la seule que nous ayons, mais ce n'est pas un scepticisme résigné. Les sens sont notre rapport au monde et donnent la vérité. Il n'y a pas d'autre moyen d'accéder au réel +++ « **la vérité est toute entière dans le sentiment** » Le seul rapport vrai que nous ayons au monde, c'est par l'affectivité. C'est une lutte contre l'intellectualisme.

« Je saurai assez la loi du monde quand je la sentirai »

On peut être sceptique sans dire que tout se vaut. Montaigne milite contre la peine de mort. Donc scepticisme mais pas de relativisme : tout ne se vaut pas. il y a bien une échelle des jugements de valeur chez Montaigne, dont le « principe » est le respect pour la vie :

L'empirisme et le scepticisme (Locke, Hume), le pragmatisme, l'utilitarisme. (Bentham, JS Mill, A Smith)

L'esprit est une véritable terre vierge. Une page blanche et tout vient de l'expérience. (J Locke). Les idées générales, les concepts, ne sont que pures fictions et des noms vides. C'est un nominalisme.

On observe des répétitions. Et à force de lier des associations de faits, on finit par dégager une causalité. Je suis convaincu, j'y crois « dur comme fer » : il y a des lois derrière les répétitions. Je suis persuadé que l'eau boue à 100 degrés, parce que je l'ai vu cent fois. C'est un raisonnement par induction. Donc la science n'est qu'une croyance comme les autres. Ce n'est pas une certitude, puisque j'ignore pourquoi. Je l'ai observé : « *toute connaissance dégénère en probabilité* »(Hume)

Hume donne au terme de croyance un sens particulier : c'est une idée forte et vive dérivée d'une impression. Qui prend la forme d'une croyance, qu'on appelle la science. Même dans le savoir le mieux établi, la part de croyance est irréductible. Nietzsche en tirera cette conclusion radicale : il n'y a pas de science sans la croyance en la vérité et cette croyance, par définition, n'est pas de l'ordre de la vérité.

Le pragmatisme : la vérité est dans l'efficacité pratique. Nul besoin d'une métaphysique de la vérité, ni du langage, l'applicabilité d'une théorie est le critère de sa validité. Le pragmatisme est dérivé de l'empirisme et de l'utilitarisme. En fin de compte, ce sont les choses elles mêmes qui font le tri entre « ce qui tient » (le vrai, l'efficace) et « ce qui ne tient pas » (le faux, l'inefficace).

7. Enfin il y va de notre bonheur de désirer la Vérité. Articuler vérité/bonheur, c'est s'interroger sur la perte ontologique dans la modernité.

La vérité de l'homme heureux, c'est sa liberté : être libre c'est être défait de tout esclavage, de toute illusion, et avoir choisi de ne pas s'aveugler et d'affronter le réel. Pour cela il faut le sérieux fondamental de la parole, le sérieux de l'existence, afin de respecter un accord minimal entre la réalité et la parole sur la réalité.

La perte ontologique nous fait passer de la réalisation de soi dans l'Antiquité à l'aune de la Physis, au bonheur individuel d'un homme désormais seul, responsable de lui-même, autonome, dit Kant.

Le sujet, en tant qu'il est raisonnable, se donne à lui-même sa propre loi qui est la loi universelle. Voilà arrivée la pensée de l'homme et de son existence.

Qu'est-ce désormais que la réalité ? donc qu'est-ce que l'illusion ?

Coupé du réel, le bonheur est devenu plus fragile.

D'ailleurs, l'illusion de bonheur est-elle vraiment moins heureuse que le véritable bonheur ?

Pour un instant de plaisir, pensons un moment à [Cyrano de Bergerac](#). Le conflit vérité – bonheur est au cœur de l'intrigue. Cyrano ment, sciemment pour vivre un bonheur illusoire, mais un bonheur quand même : pour le bonheur de Roxane, de Christian et le sien propre. Christian mourra heureux. Roxane vivra toute sa vie dans le souvenir de l'amour de Christian. Mais devant Cyrano mourant, Roxane comprend :

« J'aperçois toute la généreuse imposture :

Les lettres, c'était vous... « « J'ai fait votre malheur ! moi ! moi ! »

-

- *Cyrano : « Vous ?...au contraire !*

J'ignorais la douceur féminine. Ma mère

Ne m'a pas trouvé beau. Je n'ai pas eu de sœur.

Plus tard, j'ai redouté l'amante à l'œil moqueur.

- *Je vous dois d'avoir eu, tout au moins, une amie.*

Grâce à vous une robe a passé dans ma vie. » (Acte V scène 6)

Ce n'est pas une apologie du mensonge ! C'est pour illustrer la question du bonheur dans la modernité et pour nous faire réfléchir Mais vous me direz, c'est de la littérature ! Oui, mais comme elle montre bien ce que les hommes sont !

8. Les philosophes du soupçon. Des histoires d'existence.

Ce que l'on soupçonne, c'est la superbe prétention de la raison occidentale à rendre compte du tout du réel et la superbe prétention du moi à la transparence.

La rationalité a raté quelque chose : l'énigme de la vie pour Nietzsche et Bergson, la pensée de l'existence pour Kierkegaard, l'inconscient pour Freud, les déterminismes sociaux pour Marx.

C'est Nietzsche, le premier, qui en mettant en question les universaux, le cogito et sa transparence, pose l'interprétation en lieu et place de la Vérité.

C'est une illusion de l'identité personnelle de croire que c'est « je » qui pense !
L'homme se flatte de parler et il croit aller à la vérité des choses. Les mots sont des étiquettes qui nous font rater la réalité. C'est une critique profonde de la métaphysique.

Nietzsche va passer au langage poétique pour écrire APZ. « *Nous avons l'Art pour ne pas mourir de la vérité* »

Kierkegaard et la communication de la vérité.

Pour une pensée de l'existence, le réel est le réceptacle d'une subjectivité, le flou d'une conscience, d'une vie intérieure. Le réel, c'est là où se miroite la vie intérieure. Le réel est ce qui est particularisé par une expérience.

Kierkegaard distingue des « vérités différentes ». Il fait nuit, parce que le soleil est de l'autre côté de la planète. Ou bien, Othello a tué Desdémone par jalousie.

Les deux propositions sont vraies.

- Pour la première : on explique un phénomène naturel. On est dans l'ordre de l'objectivité, du savoir. Plus le sujet se retire du discours, plus on a la garantie de l'objectivité du discours, mais c'est aussi le discours de l'indifférence.
- Pour la seconde, on comprend un phénomène humain. Les vérités qui sont importantes pour moi, ne sont pas de l'ordre du savoir.

La vérité, c'est ce qui m'importe, c'est ce qui interdit l'indifférence. La vérité se dit passionnément. En matière de vérité, c'est moi que j'engage.

Est il réel que ma femme soit fidèle ? Subjectivement oui, car je suis le seul à pouvoir prononcer cette phrase. on passe du possible au réel : par une décision.

Le fou, c'est celui qui veut une preuve, comme le jaloux. La preuve ne donne que la possibilité et il y a le moment où je dois me secouer et dire OUI ... donc la subjectivité est la vérité.

Ce n'est pas « à chacun sa vérité ». Cela ne veut pas dire que nous ayons tous une vérité différente, mais s'il y a une seule vérité, personne ne peut faire l'économie de son propre chemin et personne ne peut gagner du temps en empruntant le chemin de l'autre ++++

la Vérité, (Le Christ pour Kierkegaard), c'est l'universel qui passe par moi ; l'universel ne peut pas être l'universel s'il ne passe par moi. L'universel ne peut être l'universel moins moi !

Répétons à nos enfants : Accéder à l'universel, à l'humanité qui est en moi, ce n'est pas gommer nos singularités, nos identités. Bien au contraire : car l'universel passerait par un vide, et serait vidé lui-même. La question de la vérité ne se pose pas dans le « on » mais dans le « je ». Je suis seul responsable sur le cheminement de la vérité.

Freud : la psychanalyse.

« *le moi n'est pas maître dans sa propre maison* »

Il n'y a pas de relation cruciale entre la pensée et le langage mais une relation entre parole et inconscient. L'idée est nouvelle : ma vérité se donne à moi à travers la façon dont je parle. Parler, c'est le langage qui parle. Il ne s'agit plus de parler au sens du discours rationnel, du

logos. Il faut se laisser porter par les associations libres qui font surgir quelque chose de mon être, du conflit entre le réel et mon inconscient, entre ma façon de parler et mon désir.

Le désir de vérité est beaucoup plus fort qu'il n'y paraît. Les erreurs, les actes manqués, les lapsus, sont le « parler vrai » de notre inconscient.

Bergson : une philosophie de la vie. La durée, le vécu, c'est comment je suis dans la vérité.

Le grand héritier des philosophes du soupçon est Michel Foucault

« Les mots sont le moment même où les choses sont ratées »

L'illusion, c'est que le langage pourrait traduire la pensée, car d'une part, il n'y a pas de pensée pure d'avant le langage, et d'autre part, le langage n'est pas un instrument.

La modernité, c'est bien la sortie du désir de voir les mots désigner les choses, et d'un parler qui dit la vérité. Il n'y a que la vérité de l'étiquette du mot.

Entre les mots et les choses, il y a un écart. Nous pouvons nous comprendre, mais nous ne disons pas la vérité. Mots et choses sont entrecroisés et non coïncidents : il y a une grille des dénominations.

Désormais le langage n'est plus vérité, mais pourtant, c'est bien par le langage que nous pouvons accéder à la vérité. Et le langage n'est pas séparé du monde ; il continue sous une autre forme, il n'est plus la nature mais n'est pas non plus un instrument mystérieux.

Quand nous parlons, nous perdons quelque chose, mais nous gagnons de l'intelligibilité. Il y a une vérité qui scintille au loin, derrière..... et devant c'est la grille des dénominations qui fait apparaître les choses.

Il faut une médiatisation , un art, une représentation, une chaîne de signifiant par rapport à la vérité.

Exemple : l'histoire d'un animal. Elle est racontée par un éthologue, un poète, un romancier. Cet animal se retrouve dans toutes les constellations des formes linguistiques.

Le savoir, C'est tout faire parler, c'est interpréter.

9. La vérité par rapport au langage SCIENTIFIQUE.

Karl Popper et *La logique de la connaissance scientifique*. Une théorie qui ne peut soutenir l'épreuve de l'expérience ne peut être dite ni vraie ni fausse ; elle n'est pas de nature scientifique.

Entre une affirmation et une infirmation il n'y a pas symétrie :

- une infirmation est définitive, On est certain de l'erreur par les observations.
- une confirmation est provisoire, jusqu'à preuve du contraire.

Karl Popper répond aux empiristes : Je peux avoir observé 100 000 cygnes blancs, cela ne prouvera jamais que « tous les cygnes sont blancs ». D'ailleurs un seul cygne noir suffit ! Le scientifique procède par conjectures et réfutations progressives des hypothèses de départ.

10. Quand le langage est à bout de force : la vérité dans le silence.

Après la Première Guerre Mondiale : le silence du permissionnaire. On a donné pour causes du silence, l'indicible de l'horreur du front et l'impossibilité pour les familles de comprendre. En réalité, le permissionnaire trouve qu'il ne lui est plus donné d'être en contact avec les autres.

Jean Paulhan. (1884-1968) constate que les écrivains sont les premiers à douter du langage, à vivre une perte de confiance dans leur propre instrument. (mouvements dada, surréalistes). C'est une crise de la parole sans précédent. Comme si le langage leur était devenu comme un obstacle. ARENDT reprendra cela.

Après la Shoah, même sidération et la conscience la plus radicale du désastre risque pourtant de dégénérer en bavardage.

H Arendt pense que l'inadéquation des mots au réel sidérant ne doit pas être un obstacle, mais **une tâche**, celle de parler pour créer du commun. Le langage est notre lieu commun. Il est le lieu de notre effort et de notre responsabilité. Il faut affuter notre langage pour devenir des êtres moraux. Avec nos paroles qui nous engagent, cela doit DEVENIR vrai.

**Nos différences sont données.
Le commun est à construire.**

Ce n'est pas « tous vers une même vérité, mais c'est s'engager les uns par rapport aux autres. C'est une réquisition : la langue demande que nous fassions effort vers l'autre.

Depuis le 11 SEPTEMBRE 2011.

Le terrorisme est une guerre faite par des gens qui n'ont pas la possibilité d'une guerre conventionnelle.

- d'une part, l'ennemi, tout en étant identifié, n'est plus circonscrit,
 - d'autre part, un nouveau genre de guerre est né : la déstabilisation des Etats par la terreur.
- Le langage y prend un nouveau dramatique visage. Celui de l'endoctrinement des esprits les plus faibles par des meneurs au verbe fascinant, hypnotisant.
- Ce qu'il faut trouver, c'est une réponse à cet usage perverti de la parole, aux rouages bien connus, et exponentiel grâce aux réseaux numériques.

Le dernier déplacement, c'est CAMUS, qui est le philosophe de la réalité plus que de la vérité.

Nous avons commencé par l'émerveillement grec devant l'être. Laissons le dernier mot à l'émerveillement du tout jeune Camus devant d'autres plages, dans Noces, véritable mariage avec le réel. Cette expérience de jeune homme, il l'emportera dans l'expérience de

l'absurdité de notre condition. Savoir que nous savons ce monde absurde, c'est sortir de la rationalité pour entrer dans **la compréhension**. C'est le maître mot de l'œuvre. Comprendre que Meursault a tué parce qu'il fait si chaud, comprendre que les héros de la Peste se battent contre l'absurdité, comprendre les Justes Il faut seulement lire Camus. Et il nous restera à comprendre qu'il faut « *imaginer Sisyphes heureux* ».

S'il fallait conclure

Pour nous autres, les hommes, dire vrai, ce n'est pas dire la vérité. C'est être dans un rapport d'authenticité à son dire, c'est être engagé par sa parole. C'est lancer un mot vers sa vérification. Si je dis « je t'aime », comment cela sera-t-il vrai, comment cela deviendra-t-il une réalité ? Les mots créent un espace entre nous et ils nous engagent ? Ils nous relient par notre désir à l'être du monde, cette réalité dont nous participons. C'est cela notre vérité.

Elle restera ce trésor éternellement voilé. Mais elle aura cette réalité qui nous saisit, mais que nous ne saisissons jamais, cette force qui nous échappe et se signale par son impuissance dans nos vies. Une force qui passe dans nos existences.

Et seules les figures du maître ont pu en témoigner : Socrate ou le Christ ou encore les poètes d'Homère à Hugo, à Baudelaire.